

Christopher Fowler

Démons intimes

Traduit de l'anglais par DANIEL LEMOINE

La bibliothèque de Dracula

Extrait du journal de Jonathan Harker, 2 juillet 1893

J'ai toujours cru qu'un bâtiment peut être imprégné de la personnalité de son propriétaire, mais jamais je n'avais éprouvé de mélancolie aussi effroyable et douloureuse avant d'être entré dans cet endroit terrifiant et désolé. Le château lui-même – une forteresse, plutôt, comme celle qui domine Salzbourg – est très ancien, du treizième siècle, selon mon estimation, et c'est un véritable chef-d'œuvre de laideur brute. On a fait peu de choses, au fil des années, pour rendre l'intérieur plus propice à l'occupation humaine. De nombreuses fenêtres ont maintenant des vitres et les murs s'ornent de tapisseries qui tombent en poussière mais, la nuit, leurs claquements démontrent que le bâtiment n'est pas capable de résister convenablement aux éléments. Les remparts n'ont pas changé depuis l'époque où on jetait de l'huile bouillante sur les paysans mécontents, qui protestaient contre les impôts écrasants. Il n'y a qu'une entrée, fermée par une herse et un portail énorme renforcé de

barres métalliques. L'eau provient d'un puits central, où elle est pompée par une machinerie en bois très complexe. Il y a des gargouilles, comme des champignons vénéneux, dans tous les coins. Les remparts arrêtent les vents glacés qui balaient sans cesse les Carpates, créent une oasis froide à leur abri, si bien qu'on peut traverser la cour intérieure sans être emporté.

Mais c'est la personnalité du comte qui constitue la caractéristique la plus singulière du château, à savoir une sensation de tristesse et de solitude qui pénétrerait le cœur le plus brave et le briserait s'il s'y laissait aller. Le vent gémit comme un enfant à l'agonie et la pâle lumière du soleil, qui entre dans la salle immense, est elle-même vidée de vie et d'espoir par les vitraux cyanés qui la filtrent.

On me conseilla de ne pas me lier avec mon client. Ceux qui, à Londres, le fréquentèrent, firent remarquer qu'il était « trop européen », au goût des Anglais. Ils tenaient compte de la noblesse extrême de son ascendance, de la supériorité de son savoir-vivre et de sa culture, mais ils ne pouvaient comprendre ses desseins et il me semble que son absence de sociabilité était sans doute peu appréciée à Londres, où les hommes préférèrent parler des fluctuations de la Bourse et de chevaux que de la nature de leurs sentiments. Le comte, pour sa part, n'encourage en rien les relations sociales. Il ne me serra même pas la main, lorsque nous nous rencontrâmes et, les rares fois où nous partageâmes un repas, il me laissa seul à table après moins de dix minutes. C'est presque comme s'il ne supportait pas la présence d'un étranger tel que moi.

Je suis ici depuis plus d'un mois, maintenant. Mon hôte partit à la mi-juin, sous prétexte que l'air, « trop ténu et trop lumineux », ne lui convenait pas. Il promit

de rentrer pendant la première semaine de septembre, période à laquelle il me libérera de ma tâche, ce qui me permettra de rejoindre Mina avant que l'hiver rende les chemins de montagne impraticables. Sans la bibliothèque, une seule nuit dans cet endroit serait insupportable. Le château est soit glacial soit torride; il est, pour l'essentiel, froid, même à midi, mais la bibliothèque possède la cheminée la plus imposante que j'eusse jamais vue. Il est vrai qu'elle est plus petite que celle de la grande salle, où l'on fumait les jambons et faisait cuire des marmites de soupe en des temps meilleurs, et qui est désormais aussi froide et inanimée qu'une tombe, mais son manteau porte les armoiries familiales de Vlad Drakul et le feu y est si efficacement entretenu, pendant la journée, qu'il ne meurt jamais complètement pendant la nuit. C'est dans cette pièce que je me sens le plus en sécurité.

Évidemment, cette chaleur ne convient pas aux livres et desséchait leurs pages, au fil des années, mais, comme je travaille dans cette pièce six jours sur sept, il s'avéra nécessaire de me fournir une température supportable. Le domestique sert mes repas dans la grande salle à 7 heures, midi et 8 heures, si bien que je suis en mesure de conserver des horaires « civilisés ». Ma tâche consiste à mettre de l'ordre dans les affaires du comte, mais c'est sa bibliothèque qui m'a lancé le plus grand défi de ma vie, et je travaille souvent tard, le soir, du fait qu'il n'y a pas grand-chose d'autre à faire au château et, surtout, personne avec qui le faire. Je n'ai, ici, que deux livres : la bible à reliure de cuir qui se trouve sur ma table de nuit et le Baedeker que Mina m'a offert en prévision de mon voyage si bien que, pour moi, la bibliothèque est un endroit enchanté. Jamais, j'en suis persuadé, une telle collection de volumes n'a été réunie hors de Londres.

En réalité, cette grande métropole elle-même ne peut se prévaloir de goûts aussi ésotériques que ceux que le comte et ses ancêtres manifestèrent, car il y a des livres qui n'existent qu'en un exemplaire, des récits de batailles oubliées, biographies de guerriers déshonorés, histoires d'amour scandaleuses situées dans des civilisations lointaines, récits d'actes trop abominables pour être relatés ailleurs, ouvrages de magie, ouvrages de mystère, ouvrages dressant la liste des événements de passés impossibles et de nombreux futurs possibles!

Oh, ce n'est pas une bibliothèque ordinaire.

En vérité, je dois avouer que je suis étonné qu'il m'ait permis d'accéder aussi librement à une collection qui, à mon sens, autorise un point de vue aussi intime sur la vie et les goûts de son propriétaire. De hautes échelles en fer, dont le barreau inférieur est relié à un rail central, glissent le long des murs tapissés de livres. Certaines étagères, les plus proches du haut plafond voûté, sont munies des barres dorées à la feuille, destinées à protéger leur contenu des regards curieux. Mais le comte m'en fournit toutes les clés. Quand je lui demandai si, dans un souci d'intimité, il souhaitait trier les livres avant que je pose le regard sur eux (il appartient, après tout, à l'aristocratie des Carpatés), il s'y refusa, affirmant que je devais me sentir absolument libre. C'est un homme charmant, étrange et distant dans ses pensées, trop oriental pour qu'il me soit un jour possible de gagner complètement sa confiance, car je représente un empire beaucoup trop civilisé à ses yeux et, me semble-t-il, dans son esprit, beaucoup trop amoindri. Oui, amoindri, car je ne doute guère qu'il considère l'intellect britannique comme mou et rassasié, même s'il recèle beaucoup de choses qu'il admire. Il est issu d'une longue lignée de seigneurs sanguinaires, qui gouvernaient par la lame de

l'épée et méprisaient toute manifestation de compassion, qu'ils considéraient comme une faiblesse. Il est fier de sa lignée, bien entendu, mais apprend néanmoins la honte, la contrition étant la seule réaction civilisée aux péchés du passé.

Peut-être, selon moi, considère-t-il cette bibliothèque immense, avec ses mythologies impossibles et ses descriptions effroyables d'événements qui n'arriveront peut-être jamais, comme un élément de cet héritage sanguinaire qu'il tient vivement à laisser derrière lui. Il est, après tout, le dernier de sa lignée. Je présume qu'il me permet d'établir le catalogue de ces livres dans l'intention de les vendre aux enchères. Le problème, cependant, est que je suis pratiquement dans l'impossibilité d'estimer ces ouvrages. Le contenu mis à part, les reliures elles-mêmes sont fréquemment rehaussées de pierres précieuses ou naturelles, de décors dorés à la feuille, de cuir vert et, dans un cas, de ce que je soupçonne être de la peau humaine. Ils n'ont pas de précédents, si bien qu'il est impossible d'estimer précisément leur valeur.

Comment, dans ce cas, dois-je m'y prendre?

Extrait du journal de Jonathan Harker, 15 juillet 1893

Concernant la bibliothèque: j'ai conçu un système qui me permet d'élaborer une table de valeurs approximatives et cela devra, pour le moment, suffire. Tout d'abord, j'examine la reliure du volume et note la présence de décors ou de pigments de valeur. Ensuite, je m'intéresse à l'auteur et au sujet, j'estime leur popularité et leur statut; combien d'exemplaires ont été imprimés (lorsque cela est indiqué) et où; le nombre d'éditions; l'âge de l'œuvre et sa longueur; et, enfin, le contenu, à savoir s'il est scandaleux ou susceptible de choquer, d'intérêt géné-

ral, utile, et ainsi de suite. De ce fait, je suis amené à prendre des décisions étranges, à placer une histoire de la cartographie des routes roumaines avant *Wladimir le terrible, sa vie et son temps*, parce que le premier ouvrage risque de se révéler plus utile à la connaissance de ce territoire négligé. Ainsi, le banal l'emporte sur le sinistre, l'ordinaire sur le scandaleux, le clair sur l'obscur. Un esprit imaginaire estimerait peut-être que je dépouille la bibliothèque de son pouvoir, en classant les volumes de cette façon, que je porte atteinte à leur magie en les quantifiant. L'imagination prospère entre ces murs. Le château lui est propice.

Dix semaines après mon arrivée, je m'attaquai aux étagères supérieures fermées et ce que j'y trouvai m'étonne, me ravit, me scandalise parfois. De petites histoires, des fables humaines situées dans les années à venir, qui montrent combien nos instincts les plus bas changent peu au fil des décennies. Ce sont ces livres qui m'intéressent le plus.

Je n'avais pas l'intention d'entreprendre la lecture de ces ouvrages, comprenez-vous, pour la simple raison qu'elle aurait trop sensiblement ralenti la progression de mon travail et qu'il faut encore procéder au dépouillement de nombreuses étagères. Beaucoup de volumes doivent être manipulés avec le plus grand soin, car ils sont dans un état de fragilité tel que leurs pages, d'une finesse extrême, tombent en poussière au contact de la chaleur de la main. Toutefois, je m'autorise désormais à lire le soir, afin d'éviter de penser au temps, qui devient de plus en plus mauvais, et à ma malheureuse Mina, qui se languit.

La lumière est bonne, dans la bibliothèque, du fait qu'on y a installé de nombreuses bougies à mon intention, et l'imposant fauteuil de brocart, profond et

confortable, qui provient de ma chambre, est placé aussi près que possible du feu. Klove apporte le cognac du soir à l'invité de son maître, pose la coupe en cristal devant moi avec les gants blancs qu'il porte toujours lorsqu'il a à faire dans cette pièce. Dehors, le vent court sur les remparts comme un loup blessé et au loin, dans les montagnes, ces créatures elles-mêmes lèvent la tête vers le ciel et hurlent à la mort. Le feu danse, claque et craque. J'ouvre le livre que j'ai choisi et je me mets à lire.

Extrait du journal de Jonathan Harker, 30 août 1893

J'éprouve le sentiment très étrange de ne pas être seul.

Oh, je sais qu'il y a des domestiques, quatre, je crois; une femme à l'aspect rude, qui fait la cuisine et le ménage, son mari, le valet d'écurie, un sous-domestique à la caboche brouillée, idiot de naissance, seulement capable de laver et de balayer (peut-être s'agit-il du fils de la cuisinière; il y a une ressemblance), et Klove, maître d'hôtel allemand, solennel, qui est sans doute le valet du comte. Mais je veux dire qu'il y a quelqu'un d'autre, ici. Je perçois sa présence en fin de soirée, quand le feu n'est plus qu'une lueur couleur d'ambre et que la bibliothèque est plongée dans son obscurité la plus profonde. Je le sens, debout et silencieux, derrière les fenêtres (ce qui est impossible puisqu'elles donnent directement sur un ravin de plusieurs centaines de mètres de profondeur) mais, lorsque je pivote sur moi-même dans l'espoir d'apercevoir ce personnage imaginaire, il a disparu.

Hier soir, cette sensation est réapparue. Je venais de répertorier les étagères supérieures du mur ouest de la bibliothèque et rangeais les échelles métalliques, quand j'ai eu la sensation que quelqu'un fixait mon dos. Un sentiment de panique s'empara de moi et les poils de

ma nuque se dressèrent, picotèrent, comme chargés d'électricité, mais je me contraignis à poursuivre ma tâche, pivotai finalement sur moi-même dans le cours naturel de mon travail et levai les yeux vers l'endroit où, selon moi, se tenait cet observateur mystérieux.

Bien entendu, je ne vis rien de corporel – pourtant, cette fois, la sensation demeura. Lentement, je traversai la vaste pièce, passai devant l'escarpement rouge du feu, gagnai les fenêtres à meneaux qui occupent le mur nord de la bibliothèque. Au-delà de la pluie, qui tambourinait contre les vitres, je posai le regard sur le paysage le plus désolé qu'on puisse imaginer : sapins gris et roche noire, comme brûlée. Je percevais toujours sa présence, quelque part, derrière les fenêtres, comme s'il longeait le mur lui-même, mais comment cela aurait-il été possible ? Je suis fier de mes facultés de perception et j'imaginai que cette présence sinistre ne pouvait être que celle de mon hôte. Cependant le comte était toujours absent et ne devait rentrer que dans deux semaines (Klove m'en avait informé), du fait que certaines affaires l'avaient contraint à prolonger son séjour.

Cela me pose un problème nouveau, car il paraît que l'hiver arrive brutalement, dans les montagnes, et ne libère que lentement la province de son emprise paralysante. Dès les premières tempêtes, les routes seront rapidement inondées, si bien qu'il s'avérera pratiquement impossible de quitter le château avant la fin du printemps, dans sept longs mois. Je serai véritablement prisonnier du château Dracula. Cette perspective pesant lourdement sur mon esprit, je regagnai mon fauteuil, près du feu, refoulai l'envie de céder à la panique, j'ouvris un livre et, une fois de plus, je me mis à lire.

Sans doute me suis-je assoupi, car je ne puis considérer ce que j'ai vu ensuite que comme une hallucination due

à un plat de mouton mal digéré. Le comte se tenait dans un coin de la bibliothèque, toujours vêtu de son lourd manteau en tissu huilé. Il semblait agité et mal à l'aise, comme s'il débattait vivement avec lui-même sur un sujet quelconque. Enfin, il prit une décision et se dirigea vers moi, glissa d'une extrémité à l'autre de la pièce comme un haut navire sur une mer calme. Une vague ondulante de fourrure, composée de centaines de rats, qui se répandaient sur les chaises et les tables en une ombre brune, se déployait, le suivait. Les yeux attentifs des rongeurs, semblables à des billes d'ébène, étaient fixés sur moi. Ils passèrent en cascades sur les chaussures du comte et formèrent un grand cercle autour de mon fauteuil, comme s'ils attendaient un signal. Mais le signal ne vint pas, si bien qu'ils se jetèrent les uns sur les autres, les forts déchirant le ventre gras et mou des faibles, et que le tapis de la bibliothèque fut bientôt noir de sang, tandis que des hurlements retentissaient...

Quand je me réveillai, je m'aperçus que ma chemise était aussi mouillée que si on l'avait trempée dans un lac. Le livre que je lisais gisait sur le sol, à mes pieds, le dos cassé. Le crucifix en or que je porte toujours au cou était posé sur le bras du fauteuil, son fermoir brisé, irréparable. Je décidai de dîner, désormais, plus tôt.

Extrait du journal de Jonathan Harker, 22 septembre 1893

Le temps commence à se dégrader et le comte ne donne toujours pas signe de vie. Klove n'a pas de nouvelles de son maître et, à mesure que les jours deviennent plus courts, une obscurité lugubre pèse sur le château. Les cieux sont troublés et les nuages, plus lourds, filent vers l'ouest, le ventre chargé de pluie. La bibliothèque occupe mes heures de veille. Elle est comme un origami en papier de Chine, se déploie sans

cesse en formes nouvelles. À l'instant où je crois avoir pris sa mesure, des délices et des avilissements nouveaux font leur apparition. Hier, je me suis mis au travail sur un nouvel ensemble d'étagères, qui contiennent des ouvrages et des cartes de marine et, lorsque je tendis le bras au-dessus de l'échelle, afin de dégager un volume récalcitrant, je déclenchai l'ouverture d'une trappe en acajou située au fond de l'étagère, laquelle bascula et dévoila cent ouvrages supplémentaires.

Je fis de la place, j'empilai les livres selon leurs reliures assorties et je n'entrepris de les examiner que lorsqu'ils furent tous hors de leur cachette.

La délicatesse me fait défaut, à ce point ; il s'agissait de lexiques érotiques, ouvertement illustrés, comprenant un luxe de détails inquiétants, décrivant des pratiques qui sont au-dessus, au-dessous et tout bonnement au-delà des limites de la nature humaine, d'une façon si ostensible et lascive que je me vis contraint de les remettre dans leur cachette avant que Klove m'apporte mon cognac du soir, car aucun gentleman ne pourrait accepter que de tels ouvrages tombent entre les mains de domestiques.

Après son départ, je pris le temps d'examiner le seul ouvrage que j'eusse conservé. Il était très semblable aux autres, conçu davantage pour stimuler les sens que pour fournir des conseils pratiques sur l'aspect physique du lien conjugal. La chaleur se fit plus intense, autour de moi, tandis que je tournais les pages, et je fus contraint de m'éloigner de la cheminée. Les dessins étaient impudiques, représentaient, en pleine lumière, des actes qu'on n'accepterait à peine dans les forêts les plus obscures. Plus choquante encore fut la constatation du fait que le livre était anglais, avait été réalisé à Londres, probablement à l'intention d'acheteurs étrangers.

Tandis que je l'examinais, je perçus une fois de plus la présence et cette fois, tandis qu'elle se faisait plus insistante, je pris conscience d'une odeur, d'un doux parfum semblable à *Atar of Roses* – une eau parfumée avec laquelle ma Mina tamponnait souvent son cou d'une blancheur de cygne. Le parfum, chargé du souvenir de mon foyer, me subjuguait complètement et j'eus un malaise car j'imaginai qu'une dame – non, une femme – se tenait sur l'escalier, près des fenêtres.

Elle était de haute taille et jolie plutôt que belle, avait un regard déluré, des cheveux auburn tombant sur sa robe verte de tissu très fin, portait des pierres précieuses au cou et rien du tout aux pieds. Elle était immobile, le flanc gauche tourné vers moi et je ne pus éviter de remarquer la posture exagérée de ses seins. C'était comme si elle voulait qu'ils suscitent mon admiration. L'effet produit était indécent, mais sans comparaison avec celui qu'elle produisit lorsqu'elle se tourna vers moi, car le devant de sa robe était décolleté jusque nettement sous la ceinture et dévoilait – eh bien, toute son anatomie intime. Ébahi par son impudence, imaginant qu'elle était peut-être malade, je fus incapable de bouger lorsqu'elle approcha. Une fois arrivée près de mon fauteuil, elle glissa les doigts tendus de la main droite sous ma chemise et ses ongles défirent les boutons un par un. J'étais intensément conscient du fait que la partie nue de son corps était très proche de moi. Puis, glissant la main sous la ceinture de mon pantalon, elle saisit la racine même de ma virilité involontairement gonflée et la sortit, faisant voler les boutons de la braguette. Quand je vis qu'elle avait l'intention de poser les lèvres sur ce cœur de mon être, toutes les fibres de mon corps se tendirent dans l'intention de résister à ses avances impudentes.

Ici, cependant, des impressions indistinctes mais désagréables embrument mon esprit. Un cri de colère retentit, au loin, la femme recula, effrayée et furieuse, et je me réveillai, constatant avec consternation que mes vêtements étaient dans un désordre considérable, victime de quelque carapologie délirante.

Extrait du journal de Jonathan Harker, 7 octobre 1893

La neige s'est mise à tomber. Pendant ces tempêtes de plus en plus fréquentes, le voile d'un blanc terne, qui nous emprisonne dans le ciel, absorbe le paysage et les bruits. Par la fenêtre de ma chambre, je constate que la route qui conduit au château s'estompe. Si le comte ne rentre pas bientôt, je ne vois pas comment je pourrai partir. Je suppose que je pourrais exiger qu'on aille chercher une voiture au village le plus proche, mais je crains qu'un tel acte offense mon hôte absent, qui va sûrement réapparaître d'un jour à l'autre.

Je m'inquiète pour ma Mina. Je suis sans nouvelles d'elle depuis un mois. Pourtant, à dire vrai, une partie de moi-même est heureuse d'être emprisonnée ici, dans ce château, car la bibliothèque dévoile toujours des chemins qu'aucun Anglais, j'en suis sûr, n'a explorés.

Il n'est pas dans mes intentions de faire des mystères mais, véritablement, quelque chose pèse sur mon esprit. Voici : pendant la journée, je suis le même train-train, répertorie les livres et les inscris dans les grands registres fournis par mon hôte à cet effet mais, le soir, après avoir dîné et lu quelques pages, comme de coutume, devant le feu, je me laisse aller à un sommeil léger, et ensuite...

... Ensuite, ma liberté commence, alors que je rêve ou suis réveillé par des horreurs ou des délices tels que c'est à peine si je peux me contraindre à les décrire.

Certains soirs apportent des vols de chauves-souris, rongeurs volants au parfum musqué, aux ailes parcheminées, aux dents acérées, aux yeux aveugles. Parfois, les ancêtres de Vlad Drakul apparaissent aux fenêtres en tableaux sanglants, figés à l'instant où ils décapitent leurs ennemis. Des hommes apparaissent, empalés sur des piques effilées, s'enfonçant toujours plus avant sur les pieux aux arêtes acérées, dans les affres d'un plaisir obscène. Le comte lui-même me rend visite, son visage osseux couleur d'albâtre me fixant, dans les brumes hivernales, comme dans l'espoir de combler l'abîme qui sépare nos civilisations. Et, parfois, les femmes viennent.

Ah, les femmes.

Elles ne ressemblent en rien à celles que nous avons en Angleterre. Elles ne s'accompagnent pas au piano, elles ne cousent pas modestement au coin du feu. Leurs exploits trouvent leur expression dans un domaine totalement différent. Elles s'agenouillent et se dévêtent devant moi, se caressent et, pleines d'espoir, tendent leur derrière vers moi. Je voudrais pouvoir vous dire que je résiste, que je pense à ma fiancée qui m'attend patiemment, au pays, que je récite les psaumes de ma Bible, afin de stimuler ma volonté, mais je ne le fais pas, si bien que les actes destinés à assouvir mes désirs vénéneux me damnent.

Qui sont ces gens qui entrent la nuit dans mes rêves fébriles ? Pourquoi se prêtent-ils à mes humeurs les plus morbides ? C'est comme si le comte connaissait mes désirs les plus secrets et les réalisait. Pourtant, je suis absolument certain qu'il n'est pas rentré au château. Quand je regarde par la fenêtre, je vois qu'il n'y a pas d'empreintes de voiture sur la route. La neige reste totalement vierge.

Il y a désormais des moments où je ne souhaite pas quitter cet endroit horrible, car il me faudrait alors

renoncer à la bibliothèque. Pourtant, selon toute probabilité, elle sera emballée et transportée à Londres, et cela m'emplit d'espoir, car je pourrai alors accompagner les volumes et prévenir tout risque de division. Car la force de la bibliothèque réside dans la somme de ses volumes. Ce n'est qu'en l'étudiant – en réalité en lisant tous les ouvrages qu'elle contient, sans exception – que l'on peut espérer approcher la véritable nature de son propriétaire.

Extrait du journal de Jonathan Harker, 15 novembre 1893

Je sais à présent qu'il y a, entre le rêve et l'éveil, un autre état. Des limbes plus imaginés que réels. Un pays de fantômes et de sensations. C'est un endroit où je me rends chaque soir, après la tombée de la nuit. Il est tantôt sensuel, tantôt douloureux, tantôt vivifiant, tantôt irrémédiablement fétide. Il ne s'étend que jusqu'aux limites de la bibliothèque et ses habitants, le plus souvent dénudés et excités, sont parfumés aux excréments. Ces créatures répugnantes m'injurient, m'attirent, me distraient, m'humilient, m'avalissent et me séduisent, me tirent par les vêtements jusqu'au moment où je suis entraîné parmi elles, semblable à elles, ensorcelé par leurs caresses, déshonoré par mon désir.

Je crois que je suis malade.

Pendant la journée, mon univers de hauts murs de pierre redevient silencieux et rationnel. J'aimerais qu'il ne le soit pas, car je ne trouve aucun réconfort dans les nouvelles qu'il m'apporte. La route qui conduit au château est désormais totalement impraticable. Il faudrait une équipe d'alpinistes pour escalader la face rocheuse abrupte qui se trouve derrière nous. Le comte n'est pas rentré et j'ignore tout de ses projets. Ma tâche, dans la bibliothèque, est presque terminée. Les livres – hormis

une étagère ultime – ont été répertoriés et, dans de nombreux cas, explorés.

Je commence à comprendre la nature étrangement parasitaire de mon hôte. Sa soif de savoir et ses choix littéraires trahissent sa véritable nature. Il y a des ouvrages dans de nombreuses langues mais, parmi ceux que je puis lire, *Infernalìa*, de Nodier, *Lettres juives*, d'Argen et *Sources occultes du romantisme*, de Viatte, sont les plus familiers. Certains périodiques médicaux et des numéros pertinents de *The London Journal* ajoutent des nuances plus subtiles à mon portrait mental du comte. Bien entendu, je connais les récits populaires liés à ses ancêtres. Ils font partie intégrante de l'histoire de son peuple. Comment pourrait-on voyager dans ce pays sans les entendre? Dans leur langue originale, ils ne semblent pas aussi imaginaires et ici, dans le château, l'affabulation acquiert une substance. J'ai entendu dire, et lu, que les ancêtres du comte massacraient les enfants de leurs ennemis et buvaient leur sang, convaincus qu'il leur donnait de la force – qui ne l'a pas fait? Enfin, les récits mettant en scène la barbarie orientale ont pénétré jusqu'au cœur de la société londonienne. Mais je n'avais pas pris en considération les légendes les plus sinistres, à savoir que les membres de la lignée royale vivaient au-delà de la mort et n'avaient pas besoin de nourritures terrestres, que leurs sens étaient si finement aiguisés qu'ils pouvaient percevoir le malheur à l'avance. Je n'avais pas davantage envisagé les conséquences de telles fables, à savoir que, si leur véracité était démontrée, elles pourraient laisser supposer, chez le comte, une maladie héréditaire comparable à celle dont souffrait l'albinos royal, une affection hydropique du sang, qui le contraindrait à éviter la lumière, une anémie qui décolorerait ses yeux et dessècherait ses veines, qui lui

interdirait toute nourriture solide, qui le conduirait à préférer la fraîcheur de sa chambre de malade à la chaleur bruyante de l'humanité.

Mais, s'il s'agit d'une simple maladie, pourquoi suis-je assailli de rêveries bestiales ? Grâce à quel pouvoir le comte parvient-il à m'asservir ? Il m'est chaque jour plus difficile de me souvenir de son apparence, car les révélations interdites de la nuit ont pratiquement pris le pas sur mon sens de la réalité. Pourtant son essence est ici, dans la bibliothèque, et chaque page de sa collection en est imprégnée. Peut-être ne suis-je pas malade, mais fou. Je redoute que mes sens se soient réveillés trop brutalement et que leur poids donne le vertige à mon esprit rationnel.

J'ai beaucoup maigri, ces dernières semaines. J'ai toujours été mince, mais l'image efflanquée qui me rend mon regard, dans le miroir, est sûrement celle d'un parent âgé et malade. Pendant la journée, je suis un paquet de morceaux de bois blanchis. Je n'ai pas de force. Je ne vis que pour la nuit. Sous la lune hivernale bienfaisante, ma chair se gorge, mon esprit s'emplit d'une force malsaine et je recouvre la santé.

Il faut vraiment que je tente de quitter cet endroit.

Extrait du journal de Jonathan Harker, 18 décembre 1893

Le comte est enfin rentré, apportant paradoxalement un esprit neuf dans le château. Il m'est absolument impossible de comprendre comment il est parvenu jusqu'ici, car une partie du chemin est visiblement tombée dans la vallée. Hier soir, il est descendu dîner et il était en excellente santé. Son humeur mélancolique avait disparu et il avait envie de converser. Il semblait plus grand et se tenait plus droit. Ses voyages l'avaient entraîné dans de nombreuses aventures, indiqua-t-il tout en se servant

un gobelet de lourd vin rouge, mais il était désormais de retour dans le château de ses ancêtres et collaborerait à la conclusion de ma tâche.

Je ne lui avais pas dit que j'avais presque terminé, mais une visite dans la bibliothèque lui avait sans doute permis de le déduire. Il proposa que nous terminions le travail ensemble, avant le lever du soleil. J'étais très fatigué – en réalité, à la fin du repas, je dus demander à Klove de m'aider à me lever – mais j'acceptai, sachant que seule une poignée de livres n'étaient pas encore répertoriés.

Bientôt, nous fûmes assis dans la vaste bibliothèque, nous chauffant au coin du feu, où Klove avait posé des coupes de cognac à notre intention.

C'est à ce moment que j'examinai ses vêtements de voyage et compris la vérité. Ses bottes et son manteau de toile huilée se trouvaient sur le dossier du fauteuil, où il les avait théoriquement posés à son retour. À l'instant où je constatai que les bottes étaient neuves, que leurs semelles étaient lisses, je réalisai instinctivement que le comte n'était pas parti, qu'il avait passé les six derniers mois ici, dans le château, avec moi. Je compris que je n'avais pas imaginé ce que j'avais vu et fait. Nous étions assis face à face, dans des fauteuils imposants, nos coupes de cognac entre les mains, et, nerveux, je me demandais ce que je devais faire, maintenant, car il était clair, à mes yeux, que le comte percevait mon malaise.

« Je ne pouvais vous avertir, Jonathan, expliqua-t-il, devant mes pensées aussi précisément que l'entomologiste épingle une guêpe. Vous étiez tout simplement trop anglais, trop chrétien, trop empli de banalités hypocrites. La puanteur de votre orgueil était tout à fait insupportable. J'ai vu le livre de prières posé sur votre table de nuit, la croix que vous portiez au cou, le por-

trait de la petite vierge ordinaire, qui se trouve dans votre médaillon. J'ai su qu'il serait plus simple de vous sacrifier une fois votre tâche accomplie.

Ses yeux fixèrent intensément les miens et il poursuivit :

— De sucer votre sang et de jeter votre carcasse desséchée aux loups, par-dessus les remparts.

Je lui rendis son regard, refusant de céder, n'osant pas bouger un muscle.

— Mais, reprit-il dans un soupir sincère, j'ai grand besoin d'un homme de qualité, à qui je puisse confier le soin de ma bibliothèque. À Londres, je trouverai aisément des émissaires loyaux, disposés à exécuter mes instructions et gérer mes affaires, mais la bibliothèque a besoin d'un gardien. Klove n'a pas le goût du langage. Prendre soin d'une telle accumulation d'idées exige de la finesse et de l'intelligence. J'ai donc décidé de vous permettre de me découvrir et, ce faisant, de vous découvrir vous-même. Telle était la raison d'être de la bibliothèque.

Il leva le bras, montra les étagères, poursuivit :

— La bibliothèque vous a fait comprendre. Les pages des livres, voyez-vous, sont empoisonnées. Des mains chaudes suffisent à les activer, des mains de vivant. Les encres ont pénétré sous votre peau et insufflé la vie à votre personnalité intérieure. C'est pourquoi Klove porte toujours des gants, dans cette pièce. Vous êtes, ici, la seule autre personne vivante.

Je regardai mes doigts tachés et odorants, constatai que la peau était desséchée et couverte de taches violettes.

— Les livres représentent un danger pour l'âme chrétienne, sont pernicieux dans leurs caractères et leurs idées. Maintenant que vous avez lu mes histoires diverses, partagé mes expériences, vous savez que je suis corrompu, et, pourtant, incorruptible. Peut-être comprenez-vous que

nous ne sommes pas si éloignés l'un de l'autre. Entre nous, seule une barrière doit encore tomber.»

Il s'était levé sans que je m'en sois aperçu et s'était immobilisé derrière moi. Ses doigts fuselés et glacés se posèrent sur mon cou, ouvrirent le col dur de ma chemise. Un bouton de col tomba par terre, sous mon fauteuil.

« Désormais, vous n'aurez plus besoin de ma bibliothèque pour réaliser vos rêves, dit-il, sa bouche, aussi froide que l'acier, descendant vers ma gorge, car vos rêves se feront chair, tout comme vos nuits remplaceront vos jours.»

Je sentis le premier éclair brûlant de douleur lorsque ses dents touchèrent ma peau. Dans une brume, je vis le comte s'essuyer les lèvres du dos d'une main cramoisie.

« Vous serez un excellent gardien, petit Anglais », conclut-il, se penchant à nouveau.

Le récit se termine ici. La bibliothèque n'accompagna pas le comte Dracula en Angleterre, mais resta dans son château, où M. Harker en prit soin jusqu'à sa disparition, de très, très nombreuses années plus tard.